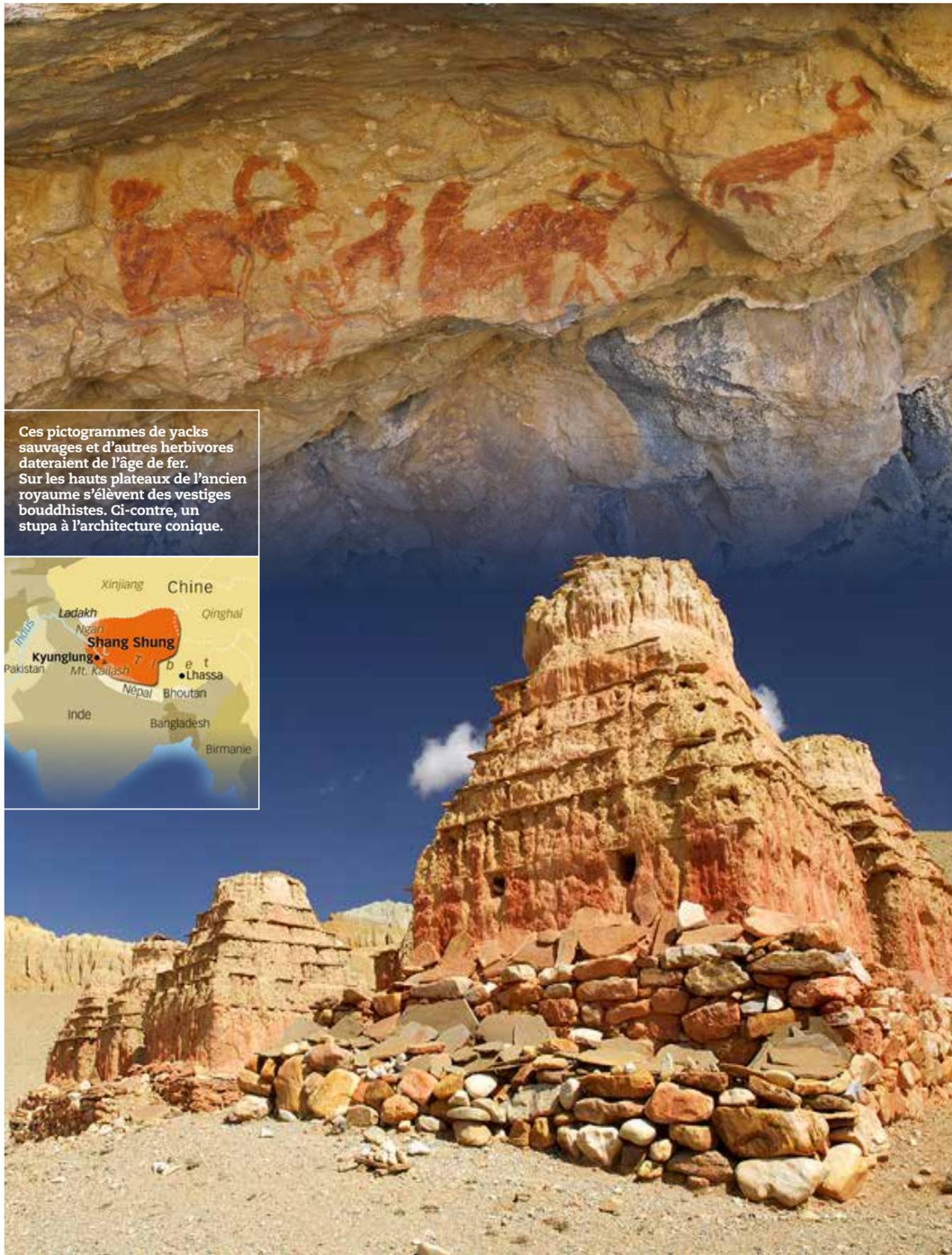


LE ROYAUME OUBLIÉ DE SHANG SHUNG

Christophe Migeon

Aux confins du Tibet et de l'Asie centrale, les restes d'empires jadis florissants refont surface sous les pinceaux des archéologues. Signe que le berceau de la culture tibétaine, à l'encontre des idées reçues, n'était pas bouddhiste.



Ces pictogrammes de yacks sauvages et d'autres herbivores dateraient de l'âge de fer. Sur les hauts plateaux de l'ancien royaume s'élèvent des vestiges bouddhistes. Ci-contre, un stupa à l'architecture conique.



out à l'ouest du Tibet, du côté de Ngari, s'étend une vaste terra quasi incognita qui a bien du mal à noircir les cartes des géographes. Des montagnes et des hommes tannés par le vent et le soleil y racontent l'histoire d'un royaume oublié depuis bientôt quinze siècles. L'an dernier, lors de fouilles menées autour de tombes dans le comté de Gar, l'archéologue Tong Tao, de l'Académie chinoise des sciences sociales, se baisse pour ramasser un petit papier brillant et chiffonné. Il s'agit en fait d'un petit masque en feuille d'or de quatre centimètres sur quatre, orné d'un visage et qui était sans doute agrafé à un vêtement. D'autres masques d'or, certains grandeur nature, ont été retrouvés dans les tombes du comté de Zanda, ainsi que des zi, perles d'agate polies portées en collier, des fibules, des thokchak, amulettes destinées à repousser le mauvais sort, mais aussi des pièces de soie datées du II^e et III^e siècle, des épées semblables à celles produites dans le centre de la Chine sous les Han, et même des restes de thé! Autant de reliques qui confirment un



Masque en feuille d'or (4 x 4 cm) issu d'une tombe dans le comté de Gar (région de Ngari au Tibet).

réseau d'échanges culturels et commerciaux entre la région et les pays voisins. « Nous pensons qu'il y avait une section de la route de la soie qui connectait le Xinjiang à Ngari explique Tong Tao. Les marchandises venues de Chine centrale transitaient par le Xinjiang avant de parvenir au Tibet. » Le fonds d'objets archéologiques, encore restreint mais en constante évolution, confirme petit à petit l'existence d'une culture originale et sophistiquée dans l'ouest du plateau tibétain, bien avant l'arrivée du bouddhisme au VII^e siècle. La littérature tibétaine – écrite à

partir du VIII^e siècle – mentionne à de nombreuses occasions l'existence d'un royaume de Shang Shung, dont la mémoire se perd entre mythes et légendes. Les manuscrits, retrouvés notamment par le fameux sinologue Paul Pelliot à Dunhuang, décrivent une réunion de dix-huit chefferies centrées autour du mont Kailash, qui s'étendait entre le nord de l'Inde et les déserts d'Asie centrale. Plus de 3 000 personnes étaient supposées vivre dans la capitale Kyunglung sur les bords de la rivière Sutlej. Aujourd'hui, l'endroit n'est qu'une succession continue de vallées réduites à l'os, de limons ruiniformes, de lambeaux de roches émoussées par le vent. Des plaines désolées courent à perdre haleine jusqu'à l'horizon. Il faut faire preuve d'un peu d'imagination pour concevoir le foisonnement de vie qui régnait il y a 2 000 ans sur ce plateau, hanté désormais par une poignée de vautours déplumés. Comment une civilisation avancée aurait-elle pu prendre racine dans un tel environnement? « L'historicité d'un royaume, entre 900 av. J.-C. et 700 apr. J.-C., aux envi-

rons du mont Kailash avec de possibles extensions dans l'ouest du Népal actuel et nord-ouest de l'Inde est acceptée, mais elle demeure encore matériellement et archéologiquement très mal connue et définie », explique l'archéologue Laurianne Bruneau, maître de conférences à l'École pratique des hautes études. Il faut bien reconnaître que le Tibet occidental n'est pas l'endroit le plus facile d'accès pour conduire des fouilles archéologiques : les quatre à cinq jours de piste chaotique depuis Lhassa, l'altitude qui ne descend pas sous les 4 000 mètres, des zones frontalières sensibles, des problèmes politiques couplés à de très strictes régulations... autant d'obstacles qui ont pendant longtemps ému les bonnes volontés. L'exploration archéologique dans cette partie du Tibet n'a vraiment démarré qu'au début des années 1990 avec notamment les prospections d'un archéologue américain, John Bellezza, de l'université de Virginie. Depuis lors, il n'a eu de cesse d'inscrire le Shang Shung dans l'histoire et de montrer toute l'importance du rôle joué par le royaume dans le développement de la civilisation tibétaine. Il a inspecté ou découvert plus de 700 sites remontant pour certains à l'âge du bronze (1200-900). Parmi eux, une centaine abrite des gravures rupestres ainsi que des pictogrammes qui illustrent la vie sociale, religieuse et économique sur les hauts plateaux tibétains aux périodes préhistoriques (avant l'arrivée de l'écriture au VII^e siècle). Gravées à l'aide de morceaux de quartz ou de couteaux à lame métallique, les roches s'animent de yaks, de bhars, d'antilopes, souvent entourés de chasseurs, l'arc à la main, parfois accompagnés de chiens, mais aussi

d'animaux domestiques, moutons, chevaux ou chèvres. Au total, 80 % des pétroglyphes sont zoomorphes. Mais il y a aussi des silhouettes humaines s'affrontant à coups d'épée, des danseurs affublés de longues robes, des figures de fertilité ainsi que des scènes plus intimistes, comme des couples se tenant par la main. Malgré toute la difficulté pour dater ces gravures, leur réalisation semble bien avoir débordé pendant longtemps sur la période historique, une preuve pour John Bellezza d'une certaine continuité culturelle entre la culture du Shang Shung et celle de l'empire du Tibet.

ARCHITECTURE INÉDITE

D'autres découvertes, architecturales celles-ci, commencent à en dire plus long sur la société de cet étonnant royaume. Ces vestiges de bâtiments révèlent une structure très différente des constructions du centre ou de l'est du Tibet : appareil de pierres sèches, parfois liées par un mortier d'argile, des murs massifs (entre 60 cm et 1,20 m d'épaisseur) coiffés de voûtes en encorbellement, des toits plats recouverts de dalles... Une architecture qui sait se plier aux caprices d'un paysage rugueux, comme ces forteresses à califourchon sur des crêtes ou perchées au sommet de montagnes vertigineuses. Selon John Bellezza, « les classes dirigeantes et religieuses exerçaient leur influence sociale et leur contrôle politique sur le peuple d'éleveurs et d'agriculteurs depuis ces structures cérémonielles ou défensives. » Parfois, ce sont de simples remparts s'échelonnant le long d'une pente pour protéger un tertre ou une formation rocheuse. La défense semble bien avoir été l'une des grandes préoccupations des habitants

du Shang Shung. La littérature évoque des tensions internes, mais aussi des envahisseurs venus du Nord et de l'Ouest. Des Scythes sans doute, arrivés à bride abattue des marges de Mongolie. Temples et ermitages tutoient aussi les nuages. Jamais dans l'histoire l'homme n'a construit d'habitats permanents aussi haut, jusqu'à 5 200 mètres ! « Les recherches paléo-environnementales et les informations fournies par l'art rupestre ont démontré que les conditions au Tibet occidental étaient

À Kyunglung, La capitale du royaume, les vasques de sources chaudes dévalent vers la rivière Sutlej.



« JAMAIS L'HOMME N'A CONSTRUIT D'HABITATS AUSSI HAUT, JUSQU'À 5 200 MÈTRES ! »



Derrière ces pierres dressées dans la région de Shang Shung, on aperçoit un temple funéraire remontant probablement à l'âge du fer (750-50 av. J.-C.) À gauche, «two duelling figures», datant de la protohistoire.



Dans l'ouest du Tibet, cet édifice, dit « château blanc », est antérieur à la période bouddhiste.

D'un bön à l'autre

Le royaume de Shang Shung semble s'être adonné à une religion animiste et chamanique, riche d'un panthéon de dieux pas forcément bienveillants envers l'espèce humaine, qu'il s'agissait d'apaiser régulièrement à l'aide de sacrifices. Les « prêtres » avaient pour charge de contrer l'action néfaste des mauvais esprits au moyen de trances et exorcismes divers. Les annales chinoises du V^e et VI^e siècle évoquent des sacrifices de chiens, de poulets et de singes auxquels on brise les membres avant de les tuer. Cette croyance, habituellement désignée sous le terme de bön, serait peut-être venue de Perse. Mais encore faut-il distinguer ce « bön historique » de la religion bön moderne, le yung drung bön ou bön éternel, qui s'est structuré au X^e siècle en incorporant de nombreux éléments de la religion bouddhique et qui perdure encore aujourd'hui en tant que religion minoritaire. Des chercheurs mettent aujourd'hui en doute l'existence d'une religion organisée antérieure au bouddhisme. Aucune continuité entre ces pratiques tibétaines prébouddhiques et le bön éternel n'a pu être prouvée, au point que beaucoup ne veulent plus les qualifier de bön.

bien plus favorables à cette époque, souligne Laurianne Bruneau. Le climat était moins aride, plus humide et les paysages plus boisés ». Plus bas, d'autres résidences sont un assemblage de petites cellules dotées d'entrées minuscules, dépourvues de fenêtres et souvent à moitié enterrées, pour répondre à la fois aux contraintes de l'encorbellement et d'un climat rigoureux. Ces bâtiments sophistiqués sont destinés aux classes aisées, l'essentiel de la population devant se contenter de grottes, d'abris précaires, de tentes en

peaux de yak et autres abris portables bien plus adaptés aux contraintes de l'élevage. Parmi les monuments les plus étonnants, des pierres dressées ou menhirs, entre 25 cm et 2,40 m de haut, tantôt solitaires, tantôt entourées d'un enclos rectangulaire, ont sans doute été plantées pour honorer la mémoire de défunts prestigieux. Encore plus curieux, ces « champs de menhirs » de plusieurs dizaines de mètres de long, comme à Yul Khumbu, souvent en prolongement d'un mausolée. Ces nécropoles, gardiennes de

l'autre monde, sont si particulières que John Bellezza fait coïncider leur répartition à l'étendue du domaine culturel de Shang Shung. De nombreuses incertitudes demeurent au sujet de la chronologie des sites, et les questions autour de ce royaume sont encore très nombreuses. « Par qui a été fondé le royaume ? Par quelle ethnie, quel clan était-il dirigé ? Pourquoi a-t-il disparu ? Quel rôle le royaume jouait-il au sein de l'Asie en termes d'échanges de biens, d'idées ? s'interroge Laurianne Bruneau. Il y a tant de questions qui restent encore en suspens... » Il est toujours compliqué de dissiper les brumes épaisses de la tradition et de la mythologie pour dégager l'épure d'une réalité historique. Mais petit à petit « l'autre Tibet », celui conquis par Songtsen Gampo au VII^e siècle, sort de la brume grâce à l'archéologie et reprend sa place dans l'histoire. ■